



KARINE SAHLER

Faire de la place

LES RENVERSANTES

KARINE SAHLER

Faire de la place

Comment respirer dans un monde qui déborde ?

Si nous sommes beaucoup à nous sentir épuisé-es, à ressentir le besoin de ralentir sans jamais y parvenir, c'est peut-être parce que nous sommes encombré-es : d'objets, d'injonctions, d'urgences, d'informations, de bruits, de choses à faire...

Cette accumulation nous étouffe.

Face à cet encombrement, aussi bien matériel que psychique, les méthodes de rangement ne suffisent pas. Car elles n'en interrogent pas les causes profondes, inscrites dans une culture qui valorise la consommation, l'accélération et la performance permanente.

Avec **Faire de la place**, Karine Sahler nous montre comment enfin ouvrir un espace dans nos têtes et dans nos vies.

Agrégée de géographie, **Karine Sahler** a enseigné dix ans et codirigé une compagnie de théâtre engagé.

Passionnée par les pédagogies émancipatrices, elle explore aujourd'hui d'autres formes de partage, à travers l'écriture, des arpentages et des ateliers collectifs.

Elle vit avec ses deux enfants dans un village du Cher.

LES RENVERSANTES

Collection dirigée par

Victoire Tuaillon

17 € TTC

ISBN 978-2-488051-00-2



Faire de la place

LES RENVERSANTES

est une collection dirigée par Victoire Tuillon.

© Les renversantes/Éditions Leduc, 2025

ISBN 978-2-488051-00-2

Faire de la place

Karine Sahler

LES RENVERSANTES

LES RENVERSANTES

La collection Les renversantes explore la manière dont on peut, ici et maintenant, trouver des façons désirables d'aimer, de travailler, de faire famille, de vivre... tout en regardant en face la réalité de la catastrophe climatique et des systèmes oppressifs de genre, de race et de classe qui nous dévastent. Parce qu'on ne peut pas attendre la révolution, la fin du patriarcat, du racisme ou du capitalisme pour vivre de bonnes vies. Et qu'aucune bonne vie n'est possible en ignorant les réalités de notre monde.

Ce sont des essais courts, émancipateurs et pragmatiques, qui relient le politique et l'intime.

Pour qu'ils soient utiles au plus grand nombre, nous mettons un soin particulier à ce qu'ils soient concis, attractifs et solides.

Ils s'adressent à toutes les personnes qui ont conscience que le monde change et qu'il est temps de lire des livres qui parlent de ce monde :

- **un monde émancipateur**, où la lutte contre les discriminations n'est pas une option, mais un principe de base ;
- **un monde inclusif**, où toutes les personnes peuvent se retrouver, quels que soient leur genre, âge, identité sexuelle, race sociale, condition physique, etc. ;
- **un monde en danger d'effondrement social et environnemental**, où s'organiser, lutter et résister est plus que jamais nécessaire.

Victoire Tuailon & Karine Lanini

☆

**Nous sommes toujours à la recherche de projets
et curieuses de lire vos suggestions, commentaires
et propositions : n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
contact@lesrenversantes.fr**

KARINE SAHLER

Agrégée de géographie, Karine Sahler a enseigné dix ans et codirigé une compagnie de théâtre engagé. Passionnée par les pédagogies émancipatrices, elle explore aujourd'hui d'autres formes de partage, à travers l'écriture, des arpentages et des ateliers collectifs. Elle vit avec ses deux enfants dans un village du Cher.

En 2015, la mère de ma demi-sœur est décédée d'un cancer fulgurant. À la fin de l'été, j'ai aidé ma sœur à vider la maison de sa mère avant la vente.

Ma sœur vit presque à l'autre bout du monde, à Vancouver, au Canada. Elle a décidé de réserver un conteneur pour faire expédier certaines choses qu'elle voulait absolument garder: un beau meuble en chêne massif, quelques affaires. Mais il était hors de question de faire ce que nombre d'entre nous faisons dans ces cas-là: emporter tout chez soi dans un garage, dans un grenier, et trier petit à petit, ou peut-être jamais. Il fallait trier maintenant, en un temps assez court, puisqu'elle devait repartir reprendre son travail, et radicalement, puisqu'elle ne pouvait presque rien emporter.

Nous avons fait pièce par pièce. Dans la chambre: les vêtements, examinés un à un avec la sœur de la défunte, on a rigolé, on a fait des essayages, on en a gardé quelques-uns, on a reçu la visite d'une magnifique libellule. Les bijoux, triés sur les genoux le soir, en buvant une tisane et en se racontant des anecdotes. La cuisine: les ustensiles, les placards, les réserves. Les affaires de la salle de bains: le maquillage, les serviettes.

Et puis il y a eu les papiers: elle gardait tous les papiers dans des pochettes par année. Dans le paquet « 2013 » vous aviez donc à la fois les relevés bancaires, les papiers d'assurance, les impôts, la facture de la chaudière, etc. On a fait des tas, des tris, des poubelles entières de papiers, à genoux sur la moquette, c'était long.

Puis on a dû aller ouvrir le garage. Et là, c'est devenu dur. Il y avait dans des cartons tous les souvenirs d'une

vie, des vies autour d'elle aussi, les souvenirs de ma sœur. Bulletins scolaires, photos floues d'un camp de scouts dans les années 1980, matériel pédagogique rangé avec soin (Marie était orthophoniste), courriers, journaux, cahiers, photos encore, ratées, oubliées, visages qu'on ne reconnaît plus, souvenirs. Ma sœur a gardé des choses. Quelques-unes. Qui tenaient dans une valise. Pour le reste il a bien fallu jeter. Remplir des sacs et des sacs et aller les jeter, un par un. Impression littérale de mettre la vie de sa mère à la poubelle.

Le dernier jour, il faisait gris, nous sommes allées déposer quelques affaires chez Emmaüs, à Vincennes. Je me suis garée en double file, ma sœur est sortie avec les cartons. Sous la petite bruine, il y avait des étagères dehors, avec des tasses. J'ai pensé aux tasses de Marie. La tasse de son thé, de son café, celle dans laquelle elle buvait tous les matins, allait se retrouver là, sous la pluie d'un matin de septembre à l'Est de Paris, et cette image était si triste.

Ma sœur est repartie, je suis rentrée chez moi et je me suis dit : personne ne fera cela pour moi. Je veux dire : je ne veux pas que quelqu'un fasse cela pour moi un jour. C'est trop dur. D'être celle qui jette les choses qu'une personne a chéries, aimées.

Il est des objets comme des corps finalement. Tant qu'ils sont animés (par la vie, par l'attention qu'on leur porte, par le fait qu'ils existent pour quelqu'un), ils sont présents, ils sont beaux, ou pas, mais du moins ils sont là. Et en une seconde, ils peuvent ne plus exister.

En 2000, un week-end, j'ai voulu aller rendre visite à mes grands-parents, je ne l'avais jamais fait, une visite comme ça, impromptue, je les connaissais mal, je n'ai pas grandi avec eux. Cette année-là j'étudiais comme une forcenée, je n'avais pas vu mes parents depuis longtemps, ma mère m'a dit : viens nous voir d'abord, j'ai dit non, c'était ce week-end-là. J'ai pris mon billet gare de

l'Est, ils sont venus me chercher, on a dîné ensemble dans la lumière du printemps, c'était doux. Ma grand-mère avait mis une rose, petite, délicate, qui sentait bon, dans un verre d'eau sur ma table de nuit. Le dimanche midi, elle s'est étouffée à table. J'ai essayé de la ranimer, mais je n'arrivais pas à la porter pour l'allonger, j'ai voulu lui faire un massage cardiaque, mais elle était toujours dans son fauteuil, tout à coup je ne savais plus combien il fallait faire de compressions, je venais de passer mon brevet de secouriste mais tout s'effaçait, allait si vite, son cœur s'arrêtait, elle est morte dans mes bras. Son dernier souffle dans ma bouche. C'était incroyable, quelques instants après, quand avec mon grand-père on a réussi à l'étendre sur son lit : elle était toujours là mais plus là. C'est banal ce que je raconte, mais c'est une vérité tellement mystérieuse et profonde. Notre vie existe à travers la matérialité : nos corps, les objets que nous utilisons, les abris qui nous protègent, les corps des gens que nous aimons. **Cette matérialité n'a de sens que parce qu'elle est traversée par la vie**, qu'elle en est le véhicule. Sinon, elle est inerte. Quand on meurt, tout cela n'est plus.

Moi, j'ai toute ma vie été négligente avec mon corps. J'ai de la chance, j'ai une bonne constitution physique, un bon métabolisme, je peux manger à peu près n'importe quoi, être plutôt sédentaire, et "apparemment" n'en retirer aucun problème. C'est comme si je comptais sur le fait que mon corps soit là, qu'il résiste, qu'il fonctionne. Comme si je cherchais à tester sa robustesse en n'en prenant pas soin. Nier sa fragilité intrinsèque. Je connais plein de gens qui font comme moi, et d'autres qui font tout l'inverse : se préoccupent beaucoup de ce qu'ils mangent, du sport qu'ils font, de leur sommeil. Nier la fragilité ou l'encadrer, la prévenir, croire l'empêcher : deux faces de la même peur du vieillissement inéluctable et de la mort.

Quant aux objets, du plus loin que je m'en souviene, ils m'ont étouffée. J'ai grandi dans une grande et belle maison, ancienne, froide l'hiver, constamment pleine de choses dans tous les sens, livres, outils de jardinage, affaires, sculptures, patchworks: une maison pleine de belles choses mais pleine de bazar, toujours mal rangée, voire sale, dont j'avais honte quand mes copines venaient jouer l'après-midi. Je fantasmais devant les intérieurs impeccables de mes amies, dans des maisons en parpaings où on aurait pu «manger par terre». J'étais très angoissée par cette profusion, ces mélanges, ce brol permanent, comme s'il signait, de mon point de vue, une incapacité de mes parents à faire avec la vie matérielle – alors qu'ils revendiquaient plutôt l'idée de consacrer leur temps à des choses «plus importantes». Pour ma part, je me suis toujours sentie débordée par la vie matérielle, noyée, et cela m'a mise toute ma vie dans des états d'effarement, de stress, voire de colère. Et pourtant, je suis autant organisée que je suis bordélique. Ouvrez un dossier sur mon ordinateur, vous comprendrez tout de suite le système de classement, tout est à sa place et bien organisé, rien sur le bureau ni dans les téléchargements, et il n'y a pas non plus de dossier fourre-tout quelque part. En revanche, malgré tous mes efforts, je cherche toujours un chargeur ou mes clés, j'arrive à peine à les mettre toujours à la même place, et je conspue tous les jours mon conjoint comme si c'était de sa faute à lui, et rien qu'à lui, si dans la maison ça dépasse tout le temps. (Il faut dire que je n'avais jamais appris que ranger c'est trouver une place pour un objet. Lui non plus d'ailleurs.)

Et puis: je suis une femme. Je porte dans ma chair l'histoire immémoriale du travail domestique assuré par les femmes. Je me dois donc (enfin: je pense plus ou moins consciemment que je me dois) d'être reconnue dans ma capacité à assurer ce travail. Mais comme, grâce aux conquêtes de nos mères et grands-mères, j'ai le droit de

travailler *aussi*, je dois *aussi* me réaliser dans ma carrière. Or, j'ai des enfants, et mon couple est un couple hétérosexuel tout ce qu'il y a de plus classique. Donc, conformément aux statistiques, je prends en charge l'immense majorité des tâches matérielles, organisationnelles, émotionnelles de la famille tout entière. Tout en travaillant bien sûr. Comme l'écrit Marguerite Duras dans *La vie matérielle* (éd. POL, 1987) : **ce qu'elles ont gagné, les femmes le font en plus de ce qu'elles faisaient déjà**. Je déploie des efforts incommensurables pour faire changer cette situation systémique au sein de mon couple : lectures, podcasts, thérapie, heures de discussions pas toujours agréables avec ledit conjoint... Bon, on le sait : ça ne tient pas, c'est mathématique. Voilà qui rajoute à ma difficulté originelle. Outre ma sensation de départ (une incapacité insurmontable à m'occuper de mon corps et de mon habitat de manière ostensiblement efficace), s'ajoute l'injonction liée à mon genre à y arriver, pour moi et pour mes enfants. Pour qu'ils aient tout ce qu'il leur faut en temps et en heure, pour qu'ils aient l'air convenable, qu'ils deviennent des hommes alliés qui savent y faire avec le ménage et le soin, et qu'ils aient pour mère une femme indépendante et qui « se réalise ». Le tout : seule, ou presque. C'est impossible. Cette course se fait au prix de nos tranquillités, de nos santés physiques et mentales, de nos sexualités (la libido diminue avec la charge mentale), de l'exemple que nous donnons à nos filles et fils, de nos carrières, de l'expression de nos créativité et de notre pensée dans tous les domaines.

Si je raconte tout ça, c'est parce que la question de la vie matérielle, en particulier le rangement, je m'en rends d'autant plus compte en préparant cet essai, préoccupe tout le monde, notamment les hommes (même si c'est un peu contre-intuitif). Les gens me disent : « ah, mais quel sujet passionnant, moi... » et se mettent à me raconter leur vie,

qui plie les vêtements dans le couple, comment, et ce que cela crée comme tensions ou satisfactions. Tout le monde n'a peut-être pas, comme moi, un rapport névrotique au corps, aux objets, mais d'un bout à l'autre du spectre (maniaque obsessionnel, bordélique invétéré), il semblerait que beaucoup de personnes se demandent : comment faire avec notre vie matérielle ?

En réalité, nous oscillons entre deux pôles. D'un côté : être obsédé-es par la matérialité, en tension pour nous mettre en sécurité, améliorer nos corps, nos espaces de vie, ce que nous possédons, notre argent, notre patrimoine, les « gérer », que leur image corresponde à celle que nous avons envie qu'elle soit, questionner notre impact écologique. De l'autre : ne pas prendre soin, acheter des choses toutes faites, jeter ce qui est abîmé pour aussitôt le remplacer, ne pas assez dormir, ne pas savoir fabriquer ou réparer, ou ne pas prendre le temps de le faire, acheter sur un coup de tête quelque chose qui ne nous plaît pas tant que ça, ou ne nous est pas utile. **Comme si la profusion et la négligence étaient finalement les deux faces d'une même médaille, caractérisant une époque si bizarre.** Un monde dégoûlant d'objets, au point que nous étouffons avec des placards, des maisons pleines à craquer et que nous nous mettons à lire des livres et à regarder des émissions pour apprendre à avoir moins : à quel point on se rend compte du caractère stupéfiant de cette situation ? Un monde surchargé de propositions cognitives, « contenus », publicités, lumières, sons, podcasts, « produits culturels », au point que nous installons des dispositifs qui nous permettent de réduire pour nous-mêmes le temps d'écran sur notre propre téléphone, et que nous cherchons en tous sens des techniques pour faire le tri dans cette profusion permanente.

C'est indissociable de la période de l'histoire de l'humanité, inédite, qui est la nôtre. Inédite dans la masse et la diversité des choses en notre possession, et à notre

disposition. Et inédite dans l'utilisation de notre temps : une alternance de cadence effrénée et d'oisiveté distraite, dans un état d'épuisement physique et psychique chronique et massif, rendu possible par la délégation presque complète de notre subsistance, du soin, de la matérialité de nos existences à des spécialistes (artisans, ouvriers, professions du « care ») qui nous sont pour la plupart inconnu-es. Inédite car nos conditions de vie en arrivent à mettre en danger notre vie même.

C'est pour cela que cette masse n'est pas une abondance. L'abondance réelle, ce serait de vivre avec ce qui compte, ce qui compte car nous en avons besoin, et ce qui compte car cela a du sens pour nous, individuellement et collectivement. L'accumulation de notre monde, c'est juste une profusion. Elle est indissociable de la négligence. Et elle affecte nos existences de manière très profonde. Elle nous fatigue. Encombré-es d'images, de récits, d'injonctions, de choses, de choses à faire, de trajets, de précipitations, de « je dois » et de « il faut, c'est comme ça », de pensées comme « on n'a pas le choix », de bruit, de sons, de podcasts et de musique, il nous manque du silence, de l'espace pour regarder, aimer, dormir, penser, nous engager.

Alors comment faire de la place ? Comment se désencombrer ?

Il s'agit d'abord d'une question tout à fait pratique, et concrète. La majorité d'entre nous avons trop : de choses, d'occupations, de consommation de contenus, d'obligations. Si les manuels et les émissions pour apprendre à trier se multiplient, c'est sûrement parce que c'est un bon filon commercial, d'accord, mais c'est peut-être aussi parce que trier, ce n'est pas si simple que cela. De nos placards à nos *to-do list* en passant par nos relations, trier, c'est accorder la réalité de ce que nous avons, faisons, échangeons, vivons, avec nos priorités réelles, et ce n'est pas facile. Cela demande la possibilité de prendre un recul qui est en soi un privilège.

Mais les méthodes pour se désencombrer ne suffisent pas, car elles s'attaquent seulement au symptôme qu'est l'accumulation. Or, il est indispensable de se poser la question des causes. Il y a des causes psychologiques : ce qu'on garde, ce qu'on fait, agit comme une trace de ce que nous voudrions être, consciemment ou non. Nous nous attachons à des objets ou à des comportements car ils symbolisent autre chose, ils nous servent à tenter d'endiguer le temps qui passe, et parfois aussi les déceptions et les douleurs de nos vies. Notre encombrement est aussi politique. Il ne tombe pas du ciel, il est indissociable d'un modèle économique-politique, si puissant qu'il est difficile de le comprendre, et d'en sortir. C'est enfin une question philosophique, spirituelle, explorée bien avant l'avènement de la société de consommation mondialisée, même si elle y trouve un tout nouvel écho. Le caractère si mystérieux de notre vie – nous sommes vivantes, et un jour nous ne le serons plus – est presque insupportable. Alors nous cherchons à l'oublier, nous nous divertissons pour masquer notre peur.

**« L'accumulation de notre monde
n'est pas une abondance.
C'est juste une profusion,
indissociable de la négligence. »**

Dans ce monde surchargé et violent, nous continuons un peu malgré nous à entretenir la négligence liée à l'encombrement. Négligence envers ce qui est pourtant le plus précieux, car littéralement vital : la matérialité comme véhicule de notre existence. Comment pouvons-nous faire, tout en étant de ce monde, dans ce monde, pour briser ce cercle vicieux, trouver des brèches, opérer un désencombrement réel ?

Je tiens à préciser deux choses : j'écris ce livre depuis ma place, qui compte ses privilèges et ses difficultés. Je suis blanche, je viens d'une famille très éduquée et j'ai été formée dans les grands établissements de notre pays, j'ai toujours vécu avec des revenus modestes mais sans insécurité financière. Je suis une femme, j'ai connu de multiples agressions sexuelles depuis mon enfance. J'écris donc sur l'encombrement en tant que personne qui a le privilège de se poser les questions du choix, qui peut trier : dans ses possessions matérielles, dans ses occupations, dans les directions de vie à prendre. J'ai conscience que c'est, en soi, un privilège. Toutes les personnes qui se trouvent dans une situation de danger matériel, physique, politique sont contraintes de dépenser toutes leurs ressources pour leur survie. J'écris aussi sur l'encombrement comme quelqu'un qui a du mal à se débarrasser de certains fantômes. J'ai donc conscience que la sensation d'encombrement la plus tenace, c'est celle des pensées invasives liées à l'expérience de la violation de son intégrité physique et/ou psychique.

Depuis là donc, je partage mes réflexions en espérant qu'elles constituent un des espaces dans lesquels collectivement nous pouvons retrouver du souffle.

TRIER POUR SE DÉSENCOMBRER

Depuis mon enfance, j'ai un problème avec le rangement. La vue des choses me procure une exaspération et un sentiment d'impuissance assez insupportable. Je l'ai dit, la maison dans laquelle j'ai grandi était très encombrée. Comment décrire la cuisine? Jamais le plan de travail n'était dégagé. Jamais. J'y ressentais une impression constante d'envahissement, comme si les choses revenaient, ne pouvaient se mettre quelque part, étaient toujours là, toujours présentes. Ma mère aime les beaux objets, les bonnes choses, elle cultive un jardin incroyable, mange excellemment bien. On trouve chez elle des huiles ou des tisanes faites maison, avec des plantes du jardin, cultivées avec soin et amour. Mais: certaines huiles sont là depuis des années et des années, elles sont devenues rances, ces tisanes sont pleines de poussière et n'ont plus aucune propriété. Il y a aussi un sécateur, des graines dans des enveloppes, les restes du petit déjeuner sur un plateau en plastique gris clair: une peau de banane, une tasse, du sucre à côté de la tasse, la petite cuillère, un sachet de biscuits dont dépassent quelques-uns qui ont été entamés, mais pas terminés. (Ma mère prend toujours son petit déjeuner dehors, pour écouter les oiseaux, avec ce plateau.) Il y a des pots (de farine, de sucre, de pâtes), ouverts, utilisés la veille ou un autre jour et laissés là. Des sachets de tisanes reçus à la caisse de la Biocoop pour les tester. Des piques à apéritifs dont elle ne s'est jamais servie. Quelques tickets de caisse. Des petits fils verts en plastique comme ceux qui servent à fermer un sachet de pain de mie, qui lui viennent du jardinage, je pense, pour tuteurer. Des bouchons de liège. Un autre sachet de biscuits entamé.

Une autre peau de banane. Une peau de citron pressé. Les épluchures des légumes du repas de la veille. Un torchon sale. Une assiette propre. Une carafe. Une facture. Des courriers. Une photo d'identité de moi ou de ma sœur à 6 ans. La bouteille de vin en cours. Un livret sur les huiles essentielles. Le Tupperware du sucre. Du café. Il n'y a pas de place pour cuisiner. Quand elle veut faire le repas, elle pousse les choses, et passe un coup d'éponge.

Toute ma vie, dans la cuisine de ma mère, j'ai eu envie de tout trier, de tout ranger, de dégager de la place. (Vous avez remarqué que j'ai tendance à parler d'elle, pas d'eux, comme si elle était seule responsable de cette pièce, la cuisine, et de tout ce qui s'y trouve. De fait c'est elle qui a eu en charge la gestion domestique de la maison pendant toutes ces années de vie familiale.) Depuis que je suis toute petite, je fais donc beaucoup d'efforts pour arriver à « maîtriser » la chose matérielle. C'est depuis toujours une difficulté : je cherche à tout faire/ranger/organiser *mais* il me manque le bon papier, au dernier moment j'ai loupé la *deadline*. Je continue de naviguer entre la maniaquerie et le brol, sans intermédiaire possible. Mon agenda est bien organisé et joli, mes tee-shirts sont classés par couleur, j'ai organisé tous les médicaments de la pharmacie familiale par type d'affection avec liste consultable facilement, mes livres sont rangés par ordre alphabétique d'auteurice. Et : il y a des choses que je n'arrive pas à ranger (les cadres sous mon lit : est-ce la bonne place sérieusement ?), il y a des choses cassées dans la maison que je n'ai pas réparées, et ma table de nuit croule sous les livres, les dessins de mes fils, des élastiques et des tasses de thé. **J'ai l'impression de lutter corps à corps avec les objets en permanence.** Ma technique a longtemps été le « hors de ma vue » : quand j'étais petite, régulièrement, je me lançais dans un *clean* frénétique, et ce qui ne me convenait pas/ne m'appartenait pas/ne me permettait pas d'avoir un espace parfait, je le posais à la porte de ma chambre. Elle était au bout du

grenier, donc ça n'encombrait personne, ce tas. Mais pourquoi ces choses-là avaient fini dans ma chambre, et en quoi j'en étais responsable, ça, je ne m'en occupais pas.

En ce mois de septembre 2015, au retour de la maison de Marie, j'ai donc décidé de me confronter vraiment à cette question. Puisque les idées circulent, et que les préoccupations intimes sont toujours liées à un « air du temps », j'ai trouvé beaucoup de ressources, beaucoup de personnes qui se posaient les mêmes questions. Si la sensation d'encombrement a été une problématique personnelle depuis mon enfance, elle est, évidemment, très partagée chez les habitant-es d'un des pays les plus riches de la planète, qui fonde son système économique et social sur la croissance, c'est-à-dire sur la production infinie de biens et services. C'était encore l'époque des blogs et je passais mes nuits à me plonger dans les billets des unes et des autres sur le tri, le rangement, le zéro déchet, la consommation responsable, l'éducation : oui, c'était tout ça en même temps, je venais d'avoir un enfant et d'emménager à la campagne, et je me posais ces questions de front. J'ai commencé à trier toutes mes affaires de fond en comble, tout ce que je possédais, y compris ce qui était rangé dans une grande étagère du grenier de chez mes parents. Cela m'a pris plusieurs mois. J'ai cherché, frénétiquement, à faire de la place.

Je vois déjà le sourire un peu moqueur de certain-es de mes ami-es quand iels auront ce texte entre les mains. Ceci étant, à voir les maisons d'un certain nombre de personnes – pas forcément bordéliques hein, mais juste « encombrées », à voir aussi les réactions immédiates quand je parle de ce projet de livre, et la floraison de ressources sur le rangement ces dix dernières années, je me dis que ça vaut le coup d'aller examiner d'un peu plus près cette question.

Faire le tri de ce que nous possédons

NOUS AVONS TROP ET MAL

Partons déjà d'un constat. Si nous appartenons à la classe moyenne d'un pays riche comme la France, il est très probable que nous ayons trop de choses. C'est-à-dire : non seulement bien plus que ce dont nous avons besoin, mais aussi trop de choses : une sorte d'indécence de l'accumulation. Des choses qu'on n'utilise pas vraiment, des choses oubliées, un peu cassées, des choses qui traînent, des choses qui s'empilent, des choses au cas où. Pour la plupart d'entre nous, **nous avons tellement de choses que nous serions bien incapables de faire de tête la liste de tout ce que nous possédons**. Quand on y pense, c'est fou, alors qu'en 2023, selon l'Oxfam, 700 millions de personnes dans le monde vivent en situation d'extrême pauvreté (avec moins de 2,15 dollars par jour), et qu'en France ce sont 2 millions de personnes qui sont en situation de grande pauvreté. Dans le système capitaliste ultra libéral mondialisé, il y a une profusion de biens immédiatement et très facilement disponibles. Par conséquent, quand nous ne sommes pas en situation de pauvreté, il est paradoxalement devenu difficile de ne pas avoir trop. Avoir moins devient un sujet de réflexion en soi, un travail à faire, une tâche.

Le premier défi, c'est d'**accepter de se confronter à la réalité de la masse de nos possessions**, l'inutilité de la plupart d'entre elles, leur fragilité, leur non-réparabilité. Inutile de se culpabiliser : nous faisons partie d'une société qui favorise l'accumulation matérielle, l'obsolescence programmée, la consommation rapide et non durable. Nous sommes modelé-es par elle autant que nous

continuons à la faire perdurer, nos possessions en sont le signe : voilà notre point de départ. Soyons claires : ne pas se culpabiliser, ce n'est pas non plus s'en contreficher, mais la culpabilité n'est jamais une émotion porteuse. Elle nous fige, nous empêche d'agir. Mieux vaut voir en face, et se retrousser les manches. Et c'est difficile. Car, si nous sommes un peu conscient-es des enjeux écologiques, politiques et sociaux, c'est une catastrophe. Nos penderies, nos placards, nos appartements sont une catastrophe. Nous savons que nos vêtements sont produits dans des conditions proches de l'esclavage (voire exactement de l'esclavage), qui font des ravages environnementaux. Faire face au fait que nous participons à cette catastrophe : c'est difficile. Parfois, nous ne pouvons pas vraiment faire autrement. Nos efforts de consommation responsable trouvent une limite, l'obsolescence programmée de nos appareils ou le coût d'une rénovation énergétique avec des matériaux sains. C'est plus compliqué et plus cher de faire mieux. Parfois, nous voulons aussi continuer à faire comme si. Comme si nous ne savions pas, comme si nous ne voyions pas. Et puis nous nous cherchons des excuses, nous nous faisons croire que *c'est quand même plus simple, ça va plus vite, j'ai la flemme, je fais déjà ça ou ça, je ne peux pas être sur tous les fronts, ou ça ne sert à rien, la puissance du système est telle que les petits gestes ne servent à rien*. Nous sommes de mauvaise foi avec nous-mêmes. Et nous continuons d'être encombré-es.

Il existe pléthore de méthodes de tri et de rangement (et croyez-moi je m'en suis avalé des bouquins, des articles, des vidéos sur le sujet), mais la plupart prennent les choses par le petit bout de la lorgnette, en abordant le problème par la conséquence. Vous êtes étouffé-es par vos objets ? Désencombrez-vous en vous jouant des tours à vous-même : triez chaque jour un petit coin de la maison avec un timer de dix minutes, lundi le placard de l'entrée, mardi les tiroirs de la cuisine, mercredi ceux de la salle de bains.